

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Patrice Desbiens, Sylvie Bouchard, Pierre Demers

Jacques Paquin

Number 141, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62522ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2011). Review of [Patrice Desbiens, Sylvie Bouchard, Pierre Demers]. *Lettres québécoises*, (141), 40–41.



Patrice Desbiens, *Poèmes anglais, Le pays de personne, La fissure de la fiction*, Sudbury, Prise de parole, collection « Bibliothèque canadienne-française », 2010, 225 p., 14,95 \$.

« je suis un Canadien erreur »

Les Éditions Prise de parole ont eu l'heureuse idée de regrouper trois des meilleurs recueils de Patrice Desbiens au sein de la collection « Bibliothèque canadienne-française », appellation jumelle de la collection de poche des premiers classiques de la littérature d'ici que publiait Fides. Visant aussi bien les



PATRICE DESBIENS



amateurs de poésie que le milieu scolaire, ce beau petit livre est précédé d'une préface et se ferme sur un échantillonnage de la réception critique ainsi que sur une biographie fort détaillée du poète franco-ontarien. Les *Poèmes anglais* (1988) posent la question de la situation linguistique du francophone confronté à la majorité anglo-

phone. Dans les années cinquante, Miron avait dénoncé l'anglicisation de Montréal, ville francophone dans laquelle il ne se reconnaissait plus. À la fin des années quatre-vingt, Desbiens prend à son tour la parole, mais à la différence de l'auteur de *L'homme rapaillé*, il ne prétend pas se faire le porte-étendard de sa collectivité, il écrit exclusivement à la circonstance de son quotidien de poète. Mais ce faisant il témoigne tout aussi fortement de sa situation de minoritaire. Significativement, Desbiens fait précéder son recueil d'un des sens étymologiques du mot bilingue : « médisant ». Malgré l'auto-dérision dont font preuve ses textes, il est des passages qui font mouche : « je suis le poème / qui fait peur à vos / parents / parce que je suis / le poème que vos parents / ont fait. » (p. 42)

Mon nom est personne

Desbiens écrit toujours qu'il écrit et se désigne lui-même comme un nom propre au sein de sa poésie. Il affirme aussi que s'il écrit à la « troisième personne du singulier / c'est qu'il n'y a / personne d'autre / ici » (p. 61). C'est précisément le thème prédominant du recueil suivant, *Le pays de personne* (1995), qui a la particularité de paraître une seconde fois dans un regroupement de recueils, sans avoir jamais connu une publication individuelle. Tout autour de lui, le poète

Le désir de fiction provoque, littéralement, dans l'immeuble du romancier en herbe, une fissure, et l'implosion finale laisse entendre une fission, comme on dit « fission nucléaire », résultat du croisement entre fissure et fiction.

constate la présence de la musique, du jazz, des poètes amis, du spectacle, de la vie de bars, mais lui-même se résigne à ceci :

*j'écris maintenant une sorte de poésie
perdue dans ce pays où je ne suis que
sous-locataire. (p. 151)*

Le déchirement entre l'expérience montréalaise et celle de Sudbury fait place au séjour dans la ville de Québec, où une relation amoureuse, qui est aussi une perte, altère la voix du poète qui clôt le recueil sur un rare moment de tendresse : « et chaque fois que je dis ton nom / j'avale un peu du pays où tu vis » (p. 162). Enfin, *La fissure de la fiction* (1997), qui compte à peine une trentaine de pages, se lit comme un récit. C'est celui d'un poète francophone qui décide d'écrire un roman, la poésie étant perçue autour de lui comme un genre mineur. Écrire de la poésie fait partie de la condition minoritaire. L'usage de la troisième personne devait le prémunir contre ses démons identitaires, mais les choses tournent autrement. Le désir de fiction provoque, littéralement, dans l'immeuble du romancier en herbe, une fissure, et l'implosion finale laisse entendre une fission, comme on dit « fission nucléaire », résultat du croisement entre fissure et fiction. Véritable Caïn de la littérature poursuivi par l'œil de la fiction, le personnage est livré au hasard, habité par des rêves qu'il raconte et il fait figure de jouet dans un engrenage dont il n'est qu'un des rouages. Jusqu'à ce que la contradiction d'écrire fasse tout éclater et rende caduque toute velléité d'écrire un roman. Poésie ou récit en vers ? Quelle importance puisque, une fois de plus, Desbiens est allé au bout de ses contradictions.



Sylvie Bouchard, *D'aussi loin que l'impossible*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2010, 74 p., 12 \$.

Les feux d'une douleur feutrée

Profitions de l'occasion pour saluer la nouvelle présentation matérielle des recueils des Forges qui ont mis fin aux séries de couvertures où dominaient les couleurs foncées à l'aspect métallique. La nouvelle couverture blanche donne un nouvel air de jeunesse à cette maison qui aura atteint en avril le mitan de la vie humaine, soit ses 40 années d'existence. On s'offre même le luxe, rare dans cette maison soucieuse de l'accessibilité monétaire de ses produits, d'une jaquette amovible avec rabat.

Ceux de l'enfance

Maintenant, que trouve-t-on sous l'emballage de *D'aussi loin que l'impossible*, premier recueil de Sylvie Bouchard ? La première partie, « vide de tout », évoque une petite fille aux prises avec sa détresse, poussée par sa curiosité envers la

langue et livrée à la violence du monde qu'elle saisit à travers l'écran médiatique. L'auteure, spécialiste de l'éducation à l'enfance, a déjà écrit un roman pour la jeunesse, *Florence* (Triptyque), qui raconte l'histoire d'une enfant bègue. Forte de cette expérience, elle a su rendre, par petites scènes successives, les émois d'une enfant en proie au mal de vivre qu'elle porte en elle:

*la voilà
qui dessine de la poussière
autour des corps ridés
en appuyant sur la mine*

*au fond des yeux
ajoute du bleu*

puis crache le rouge (p. 17)

Ceux de la femme

Dans la seconde partie, la poète écrit « pour [s]e faufiler / sauver [s]a peau / de justesse » (p. 40), elle-même confrontée à une rupture, mais sans violence. Cette écriture ne cherche pas le spectaculaire, au contraire, elle reste au plus près de la proximité avec le cœur, en évitant aussi



SYLVIE BOUCHARD



bien la charge émotionnelle que le plat inventaire des prostrations de l'être délaissé. Il s'en dégage une simplicité dans l'expression, une singulière tranquillité qui permet au lecteur de mieux mesurer la profondeur des blessures. La douceur dit parfois, avec plus d'éloquence, les gouffres qui nous menacent. La dernière partie, « à ciel ouvert », marque une nette rupture dans le registre, car la poète s'évertue dans le premier mouvement du texte à se confronter à elle-même, dans une quête effrénée pour s'appartenir. Le second mouvement débouche sur un acte d'amour destiné à ce qu'il m'a semblé être un sujet masculin, un musicien, peut-être, vu les références lexicales et picturales au piano. Cette indécision de la lecture, justement, accuse la faiblesse de cette partie, moins limpide, plus difficile dans son expression, dont un exemple suffira: « j'ai brodé les ratures / de ce qui / m'empêchait de respirer » (p. 66). Ces erreurs sont pardonnables pour un premier recueil et, je m'empresse d'ajouter: un très bon recueil. Le livre est agrémenté de très beaux collages à dominante rouge qui forment un contraste saisissant avec la couverture blanche.

☆☆
Pierre Demers, *Coups de grisou. Poèmes foudroyés*,
Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles, 2010, 78 p., 18,95 \$.

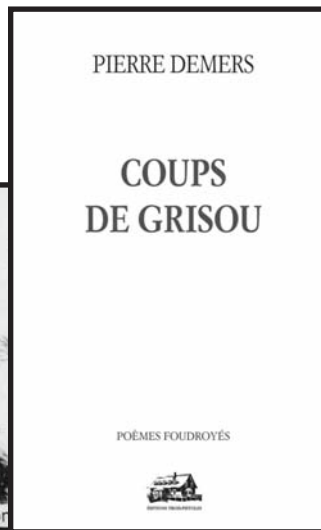
Un pétard mouillé

Coups de grisou n'est pas un titre spécialement bien choisi pour un recueil qui dresse le répertoire des rencontres féminines du poète. Ce dernier daigne justifier son intitulé dans un poème du même nom en cette manière: « Comment oublier les filles perdues en chemin? / Ce n'est pas une affaire de mémoire. / Est-ce la force du coup de grisou qui joue ici? Son effet de surprise? J'ignore ce qui se passe parfois. / Certaines demeurent, d'autres pas. » (p. 49) Bon. Nous voilà renseignés sur la mnémotechnique de notre maître en drague. Oh, mille excuses, me suis-je trop brutalement avancé? Pas si on lit l'épigraphe de Kerouac qui vient cautionner la lubie de notre poète: « If you can't get a girl in the springtime / you can't get a girl at all. » (p. 9) C'est connu, au printemps, on n'a qu'à se pencher pour les cueillir, les filles, ben voyons! Le poème « Attendre » se lit ainsi qu'un petit texte à l'usage des nuls en drague.



PIERRE DEMERS

Quelques poèmes sont écrits dans l'esprit de Jacques Prévert, du genre « Comment dessiner un oiseau », vous vous rappelez? Mais vous serez déçus, chers amis (et amies surtout!), votre prise sera sans surprise, car le badinage l'emporte sur la recette, comme le tout premier poème, « Coups d'œil », qui annonce le ton général: « Dans mon cas, tout passe par le regard. / Je n'y peux rien. / Je ne me comprends pas autrement. / Je ne les comprends pas autrement. / [...] / Elles me passent toutes par le regard. / Des rayons gamma, ces filles » (p. 11). Sans blague. Mais soyons sérieux.



Un agenda bien rempli

Le résultat est impressionnant, numériquement je veux dire: soixante portraits, une page par fille! Pour ne pas faire de jalouses, sans doute. Un recueil banal et frivole, quoi. Et pourtant, il n'y a pas que du pire. Pierre Demers a le sens de l'anecdote, qui suscite l'intérêt dès les premiers vers, mais les lieux communs reprennent vite le dessus: « L'humeur des filles. Souvent insaisissable, tellement changeante » (p. 36); les chutes sont ratées parce que l'auteur fait de l'esprit; et ce point qui met fin à chacun des vers, pourquoi?, etc. Et puis, au bout du compte, on n'en sait pas davantage sur les sentiments du locuteur, puisque s'il expose la vie des filles qu'il a rencontrées, lui ne se mouille jamais, ou si peu. Le poète arrive au bout de l'aventure, tel qu'il se dépeint dans le dernier poème: « Ce soir-là, il n'était pas tout à fait / Lui-même. / Sans doute la même chose pour elle. » (p. 70) On ne peut pas en dire autant pour le lecteur qui lui est resté bel et bien lui-même, ni stupéfait, ni foudroyé, ni altéré. ¹⁹